

Rezvani, le retour de Lula
Roman de l'amour fou publié en 1968. Les *Années Lula* de Serge Rezvani, romancier et auteur-compositeur, est rapide-

ment devenu un ouvrage culte. Plus d'un demi-siècle plus tard, voici publiés les écrits intimes de celle qui l'a inspiré, Danièle Rezvani, disparue en 2004. *Les Carnets de Lula* paraîtra aux Belles Lettres, le 14 janvier.

Nicolas Bouvier poète
Poursuivant l'exploration de l'œuvre de Nicolas Bouvier

(1929-1998), les Éditions Zoé rééditeront le 3 février son unique recueil de poèmes (écrits depuis 1953 au fil de ses voyages), *Le Dehors* et *le Dedans*, initialement paru en 1982.

Relire Erckmann-Chatrion
Écrivant à deux têtes comme Boileau-Narcejac, le tandem Erckmann-Chatrion a connu

un grand succès en 1859 avec *Hugues-le-Loup* et d'autres romans dits populaires. Aujourd'hui, leurs livres sont oubliés. Sauf par les belles éditions La Grange Batelière qui rééditent *Madame Thérèse*, l'histoire d'une jeune citoyenne engagée dans les Volontaires de 1792. Un roman sur fond de Révolution française qui faisait pleurer Jules Vallès.

Attica Locke et le Sud profond
Un an après *Bluebird, bluebird*, premier volet d'une trilogie, la romancière américaine Attica Locke revient le 3 février chez Liana Levi avec un deuxième volet intitulé *Au paradis, je demeure*. Une histoire qui nous plonge dans le Sud profond et l'Amérique raciste de Trump.

Le borgne qui voulait être un surhomme

STEFAN HERTMANS Portrait d'une famille dominée par un SS flamand marié à une femme pieuse et pacifiste. Fascinant.

BRUNO CORTY
bcorty@lefigaro.fr

« **L**A PREMIÈRE ANNÉE du millénaire, j'eus entre les mains un livre qui me fit comprendre que j'avais vécu pendant vingt ans dans la maison d'un ancien SS. » Tout commence en 1979. Cette année-là, le jeune Stefan Hertmans, 28 ans, n'est pas encore écrivain. Il publiera son premier roman, *Ruimte* (inédit en France) deux ans plus tard. Dans « une ruelle obscure d'un vieux quartier » de sa ville natale, Gand, il découvre « une grande maison bourgeoise à la façade grêlée de trous où s'était infiltrée l'humidité au fil des décennies ». Le notaire qui lui fait visiter les lieux, petit homme un peu raide, n'est autre que le fils de l'avocat chargé de la défense de Willem Verhulst, le fameux SS, l'ancien occupant de la demeure décrépite, condamné à mort à la Libération.

Le livre cité par Hertmans au début d'*Une Ascension*, est signé Adriaan Verhulst, universitaire reconnu, ancien prof de l'écrivain et fils dudit SS! Un beau sujet pour l'auteur qui va alors se livrer à un véritable travail d'enquêteur, de détective. La chance lui sourit : dans la famille Verhulst, en dehors du père,

plus porté sur l'action que sur la réflexion, la mère et les enfants ont très tôt éprouvé la nécessité de consigner les choses bizarres de leur vie. Les écrits des uns, les témoignages des autres, notamment des filles du SS, octogénaires, que Hertmans rencontre, les lieux visités, tout l'inspire. Et quand il y a des trous dans la tapisserie, le romancier laisse parler son imagination. Une technique déjà utilisée avec brio pour ses deux précédents romans, *Guerre et Térébenthine* (2015) et *Le Cœur converti* (2018). Point commun aux trois ouvrages : les déchirements de l'histoire, les déchainements de violence, les souffrances endurées, les lâchetés.

Dominé enfant, dominant adulte

Brossant le portrait du vilain Willem, Hertmans montre d'abord le gamin fragile, victime très tôt d'une perte de vue quasi totale d'un œil, les quotidiens à l'école. Il note que « la foudre » le frappe à ses 13 ans lorsque sa mère meurt dans des conditions « incertaines ». La Grande Guerre arrive. Willem est réformé, son frère meurt au front.

Le « cyclope flamand » se met à haïr l'État belge et les « fransquillons », à courir les filles. Il est devenu costaud. Il impressionne autant qu'il séduit par



Stefan Hertmans signe un roman envoutant, reconstitution implacable d'une époque où l'Europe a sombré. Ulf Andersen/AURIMAGES VIA AFP

son énergie. Il tombe amoureux d'une Elsa, juive. Comme sa mère, elle ne va pas tarder à l'abandonner, frappée par la maladie. Malheureux, Willem ne perd pourtant pas de temps et en zéyute une autre, hollandaise, Mientje. Elle va lâcher sa vie à la campagne pour le suivre, lui donner des enfants, s'installer dans cette demeure inhospitalière, froide, un peu lugubre, de Gand. Commis voyageur, Willem multiplie les absences, les rencontres, les mensonges.

La victoire des nazis est la sienne. C'est l'occasion de changer de train de vie. D'enfiler le costume noir corbeau avec les deux S sur le col. Willem se prend pour Otto Skorzeny. Il oublie qu'il est borgne et lâche.

Mientje déteste ce qu'il devient, les gens qu'il reçoit, les saluts hitlériens, le buste du Führer sur la cheminée. Elle est pacifiste et fidèle. Lui a déjà une autre femme dans sa vie. Willem fait du zèle. Dresse des listes de gens à déporter. Des Juifs surtout. Le romancier est fasciné par ce personnage que le destin ballotte. Dominé enfant, dominant adulte, vaincu à la Libération, libéré contre toute attente. Fasciné par Mientje, femme courageuse, tolérante, aimante jusqu'au bout. Fasciné par les deux faces de sa complexe Belgique. *Une Ascension* est un roman envoutant, une enquête minutieuse et une reconstitution implacable d'une époque où l'Europe a sombré. ■

ET AUSSI

Lire Anne Sexton

La poésie américaine est dans le vent. Après la découverte de Louise Glück, Prix Nobel 2020, et celle des poèmes de Laura Kasichke (les deux chez Gallimard), le présent ouvrage permet enfin de découvrir en français quatre recueils d'Anne Sexton, parus entre 1960 et 1969, dont le fameux *Live or Die*, récompensé en 1967 par le prix Pulitzer. Figure majeure de la poésie américaine, Sexton, née en 1928, a introduit des thèmes jusque-là jamais évoqués dans la poésie de l'époque : l'inceste, l'avortement, la psychanalyse. Cette autodidacte écrit sur les liens familiaux et ses vers frappés d'une puissante mélancolie évoquent souvent l'idée de la mort. Anne Sexton mit fin à ses jours en 1974, onze ans après Sylvia Plath, sœur de ténébre et de combats féministes à qui elle consacre un poème en 1963. En 1987, en épigraphe du *Dahila noir* et en hommage à sa mère assassinée, James Ellroy choisira ses vers : « Je te range aujourd'hui en tes plis, / mon ivrogne, mon navigateur, / Mon gardien, premier de mes gardiens perdus, / Pour t'aimer ou te contempler, le jour venu » B. C.



TO VIS OU TU MEURS
D'Anne Sexton, traduit de l'anglais (États-Unis) par Sabine Huynh. Éditions des Femmes/Antoinette Fouque, 320 p., 24 €.

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Par **Éric Neuhoff** eneuhoff@lefigaro.fr



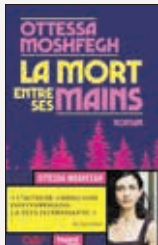
L'apeurée mène l'enquête

MAGDA? Quelle Magda? Au cours d'une promenade dans les bois, la narratrice tombe sur ce message sibyllin : « Elle s'appelle Magda. Personne ne saura jamais qui l'a tuée. Ce n'est pas moi. Voici son cadavre. » Mais il n'y a aucun corps, pas la moindre trace de violence. Alors, Vesta, cette vieille dame accompagnée de son chien, décide de mener l'enquête. Pas question de parler de sa découverte à qui que ce soit. C'est son secret. Le prénom ne lui semble pas choisi au hasard. La victime supposée sera donc une jeune Biélorusse ayant travaillé dans un fast-food et habitée au sous-sol chez Blake, l'auteur de la note mystérieuse.

labrador et de braque de Weimar. Des intrigues d'Agatha Christie lui reviennent en mémoire. Dans son monologue intérieur, il est souvent question d'« espace mental ». C'est un peu comme si la Catherine Deneuve de *Répulsion* avait

70 ans. On songe également au *Tour d'érou* pour la construction sophistiquée, les phrases qu'on tire sous les yeux du lecteur comme un tapis sous les pieds. Le mélange de folie et de réalisme fonctionne.

Otessa Moshfegh a un œil d'une cruauté inouïe, une prose à la fois blanche et hantée. « Elle devait avoir la quarantaine, mais elle pouvait être plus jeune. Avec les pauvres, on ne peut jamais déterminer leur âge. » Il y a cette femme éperdue de solitude qui échafaude des scénarios macabres, qui écoute les sermons d'un pasteur à la radio en croquant dans un bagel mal décongelé. Quand elle débouche une bouteille de Mouton Rothschild 1990, les choses se gâtent. Soudain, elle se leve, enfle un combinaison de camouflage nocturne. Inutile de raconter la suite. Adieu, Magda. « On commet des erreurs quand on confond avoir un avenir et avoir l'avenir que l'on désire. »



Otessa Moshfegh a un œil d'une cruauté inouïe, une prose à la fois blanche et hantée.

LA MORT ENTRE SES MAINS

D'Otessa Moshfegh, traduit de l'anglais par Clément Baude, Fayard, 252 p., 19 €.

NUITS DE LA LECTURE

20-23 janvier 2022

Aimons toujours! Aimons encore!

6^e édition

#nuitsdelecture www.nuitsdelecture.fr